

si mutilées, si meurtries, si enchaînées, tressaillent encore du désir de sentir la vie affluer en elles pour la donner. Ne les laissons pas mourir si nous ne voulons pas que la France meure aussi!

1895.

VIII

LA DIALECTIQUE
DE M. MAURICE BARRÈS (1)

I

L'entrée de M. Maurice Barrès à l'Académie française a été saluée par une approbation quasi unanime des lettrés de tous les partis. C'est un des signes réconfortants de l'heure présente — et à y regarder de près, ils commencent à se multiplier — que cette trêve des discordes civiles, et dans la compagnie elle-même et au dehors, en présence d'un écrivain de grande race. Les violences du polémiste ont été oubliées pour une heure, par un tacite accord devant le beau talent d'un des meilleurs prosateurs et des plus rares qui aient paru depuis ces vingt ans. Il y a une haute leçon dans le chiffre de voix obtenu par l'auteur :

(1) A propos de son élection à l'Académie française (Janvier 1906).

Leurs Figures et de *l'Appel au soldat*. Sans chercher à pénétrer le détail du scrutin, il est évident que le nouvel élu a réuni sur sa tête les suffrages de confrères qui ne partagent ses jugements, ni sur les hommes qu'il a pu défendre ou attaquer, ni sur les causes qu'il a servies. Ce sera l'honneur des adversaires des idées chères à M. Barrès, qu'ils lui aient rendu cet hommage, et c'est son meilleur éloge qu'il l'ait mérité, non seulement par ce don de la phrase frémissante et passionnée, mais par un développement de sa pensée de plus en plus sérieux et sincère. Je voudrais indiquer ici en quoi a consisté ce développement, je dis l'indiquer, car retracer l'histoire de cette sensibilité et de ces idées, ce serait écrire une histoire de la sensibilité et des idées de toute une génération. Si M. Barrès est, sans conteste, parmi les artistes littéraires d'aujourd'hui, celui qui a sur la jeunesse la prise la plus forte, il le doit à ce que son originalité enveloppe de représentatif. Il s'est posé, à vingt-cinq ans, un des problèmes essentiels de notre âge, et il lui a donné une solution qui se trouve être celle d'un groupe déjà très considérable, parmi les nouveaux venus. Ce mouvement ira-t-il s'accroissant ? Pour ma part, j'en suis persuadé, et que la thèse psychologique qui circule d'une extrémité à l'autre de cette œuvre si contrastée en apparence, d'*Un Homme libre* au *Voyage à Sparte*, n'a pas fini de porter tous ses fruits. Mais cela, c'est l'avenir :

L'Avenir dont les Grecs ont dit ce mot pieux :
C'est un enfant qui dort sur les genoux des Dieux.

Nous pouvons, dès aujourd'hui, affirmer que nous possédons, dans ces livres de M. Barrès, un document indiscutable sur ce que nos pères appelaient romantiquement la jeune France. Ceux qui la composent ne s'intéresseraient pas à cet écrivain si raffiné avec cette partialité s'ils ne trouvaient en lui des réponses à quelques-unes des questions qui leur tiennent le plus au cœur.

II

On se rappelle le point de départ de M. Barrès. Il s'est donné tout d'abord comme un fervent du culte du « moi ». On connaît son point d'arrivée : il est aujourd'hui l'un des chefs de l'école traditionaliste. Une formule, « la Terre et les Morts, » revient toujours sous sa plume. « Avec quel plaisir, » s'écrit-il, « en quittant cette Athènes fameuse, je retrouverai mon origine lorraine ! Là je me rappellerai mon enfance et mes morts. » Le culte, la religion du sol natal, une acceptation soumise et constante des pensées et des sentiments transmis par les aïeux qui les ont reçus eux-mêmes de la petite patrie, de ses paysages, de son climat autant que de son histoire ; l'appel aux énergies inconscientes et nourricières qui dominent dans nos hérédités ; la foi dans les vertus mystérieuses de la race ; un silence auguste de tout l'être pour mieux écouter les morts qui parlent — suivant

l'admirable image de M. de Vogüé, — telle est la doctrine à laquelle aboutit l'égotisme systématique, effréné, très voisin d'être morbide, du héros de *Sous l'œil des barbares*, de *l'Ennemi des lois*, du *Jardin de Bérénice*; et, ce qu'il y a de plus saisissant pour qui suit les étapes marquées par chacun de ces ouvrages, c'est que l'apparente contradiction de ces deux attitudes morales est en réalité une concordance. Cette pensée n'a pas évolué, en ce sens qu'elle n'a pas changé. Elle s'est simplement creusée. Mais, pour accomplir ce travail, elle a dû se débattre dans une fièvre horriblement douloureuse d'impuissance et d'incertitude, et traverser une crise intérieure où d'innombrables âmes de ce temps retrouveront l'histoire de leur propre jeunesse. On pourrait l'appeler la tragédie de l'individualisme.

Qu'est-ce en effet que ce « culte du moi » qui provoqua des discussions si passionnées quand le jeune écrivain s'en proclama le pontife? Rien d'autre que la revendication individualiste qui semble la caractéristique même de la société contemporaine. La formule pourtant enveloppe quelque chose de plus. Ce mot de *culte*, adopté sans doute par ce ton d'arrogance agressive cher aux adolescents farouches et fiers, avait son sens de rectification. Il signifiait, chez celui qui l'employait, un parti pris non seulement d'indépendance irréductible, mais de primauté. Cet individualiste prétendait ne pas se contenter d'être lui-même. Il souhaitait être lui-même à la plus haute puissance. Il

voulait être un individu supérieur. Ingénuement, instinctivement, il se heurtait à ce qui demeure la plus saisissante peut-être des antinomies du monde issu de la Révolution. Car si c'est un des lieux communs des moralistes actuels, que notre société a pour caractéristique l'individualisme, c'en est un autre, et trop justifié, que la diminution, parmi nous, des individualités vigoureuses. Cet âge de personnalisme à outrance se trouve aussi être un âge de personnalités de plus en plus faibles, de plus en plus anémiées. Qui de nous n'a entendu déplorer, qui n'a déploré, dans les heures difficiles que le pays a pu traverser depuis la guerre de 70, cette pénurie d'hommes remarquables, comme la vieille France, même finissante, en a tant produit? Qu'était cette élite d'admirables ouvriers civils et militaires qui collaborèrent avec Bonaparte à la prodigieuse aventure impériale, sinon des enfants de l'ancien régime? Tous avaient eu leurs vingt ans aux environs de 89. Tous sortaient d'un ordre social systématiquement, séculairement hostile à l'individualisme, et le résultat fut un pullulement de robustesse et d'initiative. « Napoléon, professeur d'énergie!... » ce cri échappé à M. Barrès ramasse dans son raccourci des jours et des jours de réflexion, de « méditation », — pour parler le langage d'*Un Homme libre*, — devant cette énigme : le contraste entre les dégénérescences d'une époque libérée, mais si féconde en avortements (1), et tout

(1) On sait que cette formule énergique fut employée pour la première fois par M. Guizot.

près, à deux âges d'homme, les vitalités d'un temps hiérarchisé, emmaillotté de préjugés, mais si riche en destinées glorieuses, si magnifique de virilité triomphante!

III

De telles conclusions sont plutôt pressenties que pensées, quand on est à l'instant du départ pour la vie, et tourmenté par cette ambition de ne pas manquer sa destinée, qui, dans certains cœurs, — le héros de *Sous l'œil des barbares* était de cette espèce, — s'exalte jusqu'à la torture. J'employais tout à l'heure, pour le définir, ce mot de *représentatif* qui semble, lui aussi, contredire étrangement la théorie d'égotisme avoué que suppose le culte du moi. C'est que cette **position mentale d'un** enfant, sans cadres intellectuels où ranger son esprit, sans certitudes héréditaires auxquelles se régler, sans milieu fixe où s'appuyer, n'est pas une exception. C'est au contraire, et davantage d'année en année, le sort commun de tous les jeunes hommes jetés au sortir du collège dans cette anarchie et cette incohérence où nous nous agitons. La destruction des antiques disciplines dans les mœurs comme dans la politique, dans la philosophie comme dans la littérature, que les révolutionnaires déclarent un progrès, qu'ils affirment un

affranchissement, est en réalité une dénudation et une solitude. Le pathétique intense des premiers livres de M. Barrès est fait de la justesse avec laquelle il a noté son constant frisson devant l'avenir, celui d'un être tout jeune, à la fois orgueilleux et faible, souverainement intelligent et désespérément incertain, qui se cherche lui-même dans un chaos d'impressions désordonnées. Cet être est libre de tout devenir. Voilà cent ans que la France se convulse pour briser les cloisons qui autrefois séparaient les classes et les métiers. Il est libre de tout penser. L'esprit critique a exécuté, dans l'ordre des idées, la même besogne que l'esprit démocratique accomplit dans l'ordre des conditions. Il est libre de tout éprouver. Des idées, cet esprit critique a passé aux sentiments. Toutes les émotions ont été peintes par des analystes lucides, soucieux uniquement d'égaliser la variété de la nature et parfaitement indifférents à la bienfaisance ou à la nocivité de leurs peintures. Sollicité par tant d'impressions, l'intelligence comme décomposée entre tant de systèmes, la volonté comme paralysée entre tant de possibilités, comment un jeune homme ne subirait-il pas un véritable supplice? La culture du « moi », dans une pareille confusion d'influences, qu'est-ce autre chose qu'une agonie de chaque instant? De cette souffrance singulière et qui fut, qui continue d'être celle de tant de Français modernes aux heures décisives de leur formation, je ne connais pas de plus éloquents aveux que certaines pages de ces monographies

idéologiques qui précéderent *les Déracinés*. Relisez les phrases qui terminent la première et qui s'intitulent : *Affaissement...* « Je fus trop acharné à vérifier de quoi était faite mon ardeur. Pour m'éprouver, je me touchai avec ingéniosité de mille traits aigus d'analyse jusque dans les fibres les plus délicates de ma pensée. *Mon âme en est toute déchirée. Je fatigue à la réparer...* » Et encore : « Je n'ai plus d'énergie, mais à la sensibilité violente d'un enfant, je joins une clairvoyance dès longtemps avertie... *Ce n'est pas de conseils, c'est de force et de fécondité spirituelle que j'ai besoin.* »

IV

La force, la fécondité spirituelle! — Regardez autour de vous et vous constaterez que cet appétit tourmente, que cette faim soulève la foule innombrable de ceux en qui s'ébauchent les linéaments de la France de demain. Eux aussi, l'esprit d'analyse et de critique leur a déchiqueté l'âme, et ils veulent réparer cette précoce usure. A eux non plus le dilettantisme ne suffit pas. L'affranchissement de l'individualisme les a laissés si dépourvus qu'ils vont cherchant partout une foi au service de laquelle sacrifier, pour la grandir, cette personnalité dont ils sentent, dont ils comprennent

qu'isolée elle est misérable. Il est visible que deux courants se partagent cette jeunesse qui ne peut plus supporter de ne pas vivre, de ne pas agir, de ne pas croire. Le premier de ces courants est celui des révolutionnaires, que n'ont pas encore éclairés les enseignements de ces cent vingt années. Tout ce mouvement du socialisme intellectuel, — ces efforts pour « aller au peuple », comme disent les assidus des Universités populaires, — ces tentatives de retremper la bourgeoisie lettrée et savante dans les énergies primitives des illettrés, — cette abdication de l'esprit critique devant les utopies des millénaires, autant d'indices qui démontrent la portée du coup d'œil jeté par M. Barrès sur sa génération et celle d'après. Même en se précipitant du côté le plus opposé à celui où s'est rangé ce lucide auto-clinicien, ces jeunes gens ne peuvent pas ne pas reconnaître la justesse de son diagnostic. La maladie qu'ils essayent de guérir est bien celle dont il a merveilleusement démêlé le syndrome. Il l'a guérie en lui par une autre méthode, que pratique avec lui et d'après lui un autre groupe de jeunes gens. De ceux-là, il est permis d'espérer que leur chiffre ira grandissant à mesure que la tentative chimérique de recommencer rationnellement la société découvrira davantage, par le désordre des conséquences, l'erreur initiale du principe.

On peut schématiser ainsi la marche suivie par la pensée du psychologue des *Déracinés* : « L'expérience personnelle, conforme sur ce point à l'expé-

rience historique, m'a démontré que la théorie individualiste est la plus opposée au développement de la forte individualité. Cette théorie va directement à l'encontre de son propre dessein. Il est donc probable qu'elle méconnaît dans sa définition de l'individu un élément essentiel. Dans cette théorie, en effet, l'individu est considéré comme un *phénomène premier*, tandis que, dans la réalité, il est un *phénomène conditionné*. Ce « moi », dont je me propose l'enrichissement, n'a pas surgi tout d'un coup hors de l'espace et du temps. Il est issu d'une longue suite d'aïeux dont les hérédités se sont accumulées en lui, dans cet arrière-fonds obscur qui constitue ce que les philosophes appelleraient son inconscient. Ces aïeux eux-mêmes avaient duré sur un certain coin de la terre. Ils s'y étaient accommodés, et, en s'y accommodant, ils s'en étaient imprégnés. Ils y avaient pris un tempérament et des coutumes. Ce coin de terre, lui non plus, n'était pas isolé. Il se rattachait à une patrie plus vaste, dans la grande histoire de laquelle sa petite histoire avait sa place. Des gens de frontière, par exemple, n'ont pas, ne peuvent pas avoir les façons de penser et de sentir des gens de capitale. Les traits intimes et permanents de ma personne dérivent de ce travail séculaire, accompli pour mon « moi », bien avant qu'il ne fût apparu. Ces traits me précédaient. Ils me survivront dans mes enfants, si j'en ai. Et même si je devais ne pas avoir d'héritiers directs, mon activité peut se prolonger, en collaborant à l'œuvre

ancestrale dans ce qu'elle a d'actuel et de vivant autour de moi. Je peux appuyer ma faiblesse sur cette force, mon destin périssable et momentané sur cette durée, être un moment de ma lignée, une heure de mon pays, l'outil éphémère d'une besogne indéfinie... C'est alors, et précisément en renonçant à l'individualisme que je m'affirmerai le plus vigoureusement comme individu. J'avais cru que je devais, pour cultiver plus efficacement mon « moi », le séparer, — je dois l'appuyer tout au contraire, et le *raciner*... » Du jour où M. Barrès eut prononcer ce mot, le traditionaliste était né en lui. Quel éclat cette antique doctrine allait revêtir, comprise et sentie par cette vivante imagination et traduite dans cette prose d'un charme si prenant, tous ses lecteurs le savent. Autant dire tous ceux qui ont gardé en France la dévotion des bonnes lettres. J'imagine que si Bonald, Le Play, Balzac, Taine, Renan, ces irréductibles adversaires de l'anarchie révolutionnaire, pouvaient revenir parmi nous, ils salueraient dans cet écrivain encore jeune et qui est déjà un maître, un de leurs meilleurs continuateurs, le conseiller le plus précieux de la jeunesse, et, pour tout dire, le plus efficace serviteur peut-être, à l'heure présente, de la France éternelle.